L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 NOVEMBRE 1890. 64ème Année

Durieux & Dennis.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 NOVEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, le commencer, avec les prix courants.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par A. Brignoni, au No 150 de la rue Royale, près St-Pierre, un lot de billets, comptes à recevoir, marchandises et autres effets.

Les opérations de la Caisse nationale d'épargne, en France, en 1889.

Le ministre du commerce vient d'adresser, à M. le président de la République française, un important rapport sur les opérations de la Caisse nationale d'épargne pendant l'année 1889. Quand on en parcourt les chiffres, on est immédiatement frappé de l'extension qu'a prise, l'année dernière, l'institution de la Caisse nationale d'épargne. M. Jules Roche a résumé, en ces quelques mots, cette impression : "L'année 1889, si mémorable par le grand succès de l'Exposition universelle, marquera encore un pas décisif dans le développement de la Caisse nationale d'épargne. Le nombre des déposants, le chiffre des dépôts, se sont accrus dans une large proportion, et la situation financière de la Caisse permet d'envisager avec la plus entière confiance un avenir désormais assuré." Tels sont bien, en effet, les caractères saillants des opérations effectuées l'an passé.

La caisse nationale d'épargne n'a pas reçu moins de 208,410,557 francs. Elle a remboursé ou employé en rentes pour le compte des déposants 151,801,719 francs. Elle a donc réalisé un excédent de recettes de 56,608,838 francs. Que l'on ajoute à ces excédent les intérêts capitalisés au profit des déposants pendant l'année 1889, soit 8,676,472 francs, on aura pour l'accroissement du compte général des déposants un total de 65.285,310 francs. Comme, au 31 décembre 1888, le montant de ce compte était de 286.788,603 francs, on voit que, à la fin de l'année dernière, il était parvenu à 332,073,913 francs.

Par quelles valeurs était-il représenté? Le rapport ne l'indique que pour une somme de 330,940,599 francs. La différence entre ces deux chiffres est due, sans doute, à ce qu'un certain nombre d'opérations, bien que se rapportant à l'année 1889, n'ont pu être réglées avec le Trésor public que dans les premiers jours de 1890. Ces 330,940,599 francs étaient représentés de la manière suivante : 1. 192,250,1 francs de rentes 4 1/2 0/0, pour 4,504,904 francs; 2. 343,099 francs de rentes 3 0/0 perpétuelles, pour 9,438,396 francs; 3. 7,161,615 francs de rentes 3 0/0 amortissable, pour 199,636,400 francs; 4. 2,812,000 francs de frais de gestion en bons du Trésor," pour 70,576,877 francs (il s'agit de bons à court terme; 5. 46,784,022 francs en compte courant à la Caisse des dépôts et consignations.

Cette répartition des valeurs paraîtra judicieuse. Le 4 1/2 0/0 étant exposé à une conversion, on n'en a pris que fort peu. Les achats de ce fonds remontent à l'année 1888. Ils n'ont pas été accrus en 1889. Les placements opérés, l'année dernière, l'ont été surtout en 3 0/0 amortissable et en bons du Trésor. Il n'a été acheté de 3 0/0 perpétuel que pour une somme insignifiante. Naturellement, les valeurs sont inscrites en raison, non pas du cours actuel des rentes, mais du leur prix d'achat. Le prix ressort à 82 fr. 52 en moyenne pour le 3 0/0 perpétuel et à 83 fr. 61 pour le 3 0/0 amortissable. Il suffit de rapprocher ces prix des cours réels des fonds publics français, pour voir quelle réserve latente possède, de ce chef, grâce à la plus-value acquise par des rentes françaises, le portefeuille de la Caisse nationale d'épargne.

Les nouveaux comptes ouverts, en 1889, ont pris un essor exceptionnel. Ils ont atteint le nombre de 293 129, pour un capital de 78,210,984 fr. Ce sont les chiffres les plus élevés qui aient été obtenus depuis la création de la Caisse nationale d'épargne. Ils font ressortir à 266 fr. la moyenne des comptes nouveaux. Aucun Etat Européen pourvu d'une institution analogue, n'est arrivé à une moyenne aussi forte. Il est visible que le public s'habitue, en France, au mécanisme de la Caisse nationale d'épargne. Au 31 décembre 1889, celle-ci comptait près de deux millions de déposants, soit près d'un vingtième de la population totale de la France et de l'Algérie. Déjà les résultats observés pour l'année 1890, pendant les neuf premiers mois de l'année courante, dépassaient ceux de l'année 1889 tout entière. Il est manifeste que l'épargne se porte, de plus en plus, de ce côté. C'est, pour les caisses d'épargne privées, un élément de concurrence considérable.

Dans ce mouvement si important, Paris occupe toujours la première place. A elles seules, ses opérations, non compris même celles de la banlieue, forment près du quart du chiffre total constaté dans l'ensemble des autres départements. L'organisation perfectionnée de la Caisse nationale à Paris est, évidemment, pour beaucoup dans ce fait. Les déposants disposent, à Paris, de 97 bureaux de poste pour leurs versements. Pour le retrait de leurs fonds, ils ont un bureau spécial, rue Saint-Romain, où les remboursements s'opèrent à vue. Dans tous les bureaux de poste de quartier, les remboursements s'effectuent, en outre, dans un très court délai, et ils y sont effectués le jour même de la demande ou le lendemain au plus tard, quand il est fait emploi de cartes-télégrammes. Les dépôts donnant aussi naissance, on peut le dire, à un véritable compte courant qu'une grande partie de la population a tout avantage à utiliser.

Après Paris, citons Grenoble, Nice, Montpellier, Toulouse, Nîmes et Reims, qui ont présenté les meilleurs résultats. Les villes les moins favorisées en 1889 ont été Tourcoing, Saint Etienne, Amiens, Roubaix, Lyon et Orléans. Il n'y a rien, d'ailleurs, à conclure de ce classement pour l'activité spéciale de l'épargne dans ces diverses villes. Il en est, en effet, un certain nombre, comme Lyon, qui jouissent de caisses d'épargne privées tout à fait remarquables, et pour lesquelles l'intervention de l'Etat est presque une superfétation.

La Caisse nationale d'épargne a tiré, de son portefeuille et de son compte courant, pendant l'année 1889, un revenu de 10,867,534 francs. Elle n'a servi à ses déposants qu'une somme de 8,701,437 francs. Elle a ainsi réalisé un bénéfice de 2,266,097 francs. Ce bénéfice a été malheureusement, absorbé en presque totalité par les frais d'administration, qui ont atteint 2,174,509 francs. Par suite, il n'est resté qu'un bonl presque insignifiant de 91,488 francs. Il est à noter, toutefois, que, dans les dépenses de 1889, une somme de 544,491 francs figure pour "l'acquisition et l'aménagement de l'immeuble de la rue Saint-Romain"; en outre, une autre somme de 565,112 francs a été comprise pour "dépenses accidentelles". Le rapport a omis d'expliquer en quoi consistent ces dépenses accidentelles. Peut-être aussi quelque détails sur les dépenses "d'aménagement" de l'immeuble acheté pour la Caisse n'eussent-ils pas été superflus. Il n'agit, en somme, de la représentation de la réserve de la Caisse nationale d'épargne; on ne savait l'employer avec trop de prudence, et il convient, autant que possible, de ne point l'immobiliser.

Fin de discussion entre madame et monsieur:

—Ah! je voudrais que le diable t'emporte!

—Voilà comme je suis malheureuse que toi; moi je demande, tous les jours, à Dieu, qu'il rappelle à lui le plus tôt possible!

A Perchestre, un spectateur interpelle l'ouvreuse, qui fait un bruit d'enfer.

—Dites-donc, tâchez de parler moins haut, le rideau est levé.

—Oh! ça ne fait rien, monsieur, je pousse la pièce!

FEUILLETON.

GRAND CŒUR

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

PREMIÈRE PARTIE

L'HIRONDELLE.

(*Suite.*)

—Tiens! vous ne voyez donc pas combien je suis faible, malade, atteint jusque dans les fibres les plus profondes de mon être!.... Est-ce que je peux lutter, vouloir, imposer ma volonté!..... Je n'ai pas eu, je n'ai pas pu le faire lorsque j'étais en possession de mes forces et de ma santé, comment voulez-vous que j'y arrive aujourd'hui où je touche peut-être aux limites de l'existence?....

Il avait laissé tomber avec découragement ses bras le long de son corps. Il paraissait anéanti, désespéré.

Tout à coup, il regarda Henriette une dernière fois, l'embrassa encore, puis se se relevant, murmura dans un nouveau sanglot :

—Ah! si tu pouvais jamais le mystère qui t'entoure, ne me maudis pas!....ne me déteste pas!....j'ai payé si cher mon crime!....j'ai tant souffert!....

Il se dirigea vers l'antichambre, Laure en toute hâte le suivit.

Déjà, il mettait la main sur le bouton de la porte, quand la jeune femme l'arrêta.

—Monsieur, dit-elle, par grâce!....Un seul mot!....je suis discrète, je vous le jure....ce n'est pas la curiosité qui me pousse....oh! non! mais n'avez-vous rien à me dire, rien à me confier pour l'enfant....plus tard!....

Il hésita, ébranlé par l'honnêteté de cette femme qui s'était si véritablement, si profondément faite la mère de l'abandonnée.

Laure continua :

—Oh! mon amour pour Henriette vous est un garant que je ne soulèverai point certaines questions, j'aurais trop peur de la perdre!....Je garderai pour moi seule tout ce que vous me confierez, je vous en fais le serment.....

Mais un jour, lorsqu'elle me demandera d'où elle sort, qui elle est?....que voulez-vous que je lui réponde?....Elle est intelligente, elle sera énergique et droite. Voulez-vous que par le mystère qui l'entourera, elle méprise sa mère?..

—Oh! cela, jamais! Sa mère était une sainte.

—Mais Henriette, sans preuves, ne le croira pas. Et tout au fond d'elle-même, elle pensera que cette sainte a failli.

—Elle! Ah! certes non, la chaste, l'immaculée créature!....

—Alors, Henriette est une fille légitime?.....

—Tout ce qu'il y a de plus légitime.

—Son nom?

De nouveau une angoisse inexprimable apparut sur les traits émaciés de l'étranger.

—Je crois à votre parole, dit-il. J'ai aussi une grande estime pour votre caractère. Tout ce que vous me demandez, je vous le révélerai, je vous le jure.

—Et je ne trahirai pas votre confiance.

—J'en suis certain. Mais ces révélations, graves si jamais il en fût, ne peuvent être faites ainsi sur un palier ou à peu près. Je reviendrai un de ces jours. Je vous préviendrai pour que vous éloignies votre mari,—car c'est à vous seule que je veux faire ces tristes confidences; et je vous apporterai les preuves de tout ce que je vous révélerai, ne vous demandant qu'une chose, de les enfouir au plus profond de votre cœur.

—Je le ferai.

—Oui, car malgré votre intelligence, votre énergie, votre dévouement, vous ne seriez plus de taille, le jour où vous parleriez, à lutter contre l'ennemie redoutable qui a juré la mort d'Henriette, et qui le tuerait certainement, malgré vous, malgré la terre entière, si elle la savait vivante....

Mme Vallauris frémit jusqu'au fond de ses entrailles maternelles.

—Adieu, dit l'inconnu en ouvrant décidément la porte cette fois-ci, à bientôt.

Elle le regarda s'éloigner, ayant la tentation de lui courir après, d'aller lui demander son nom, de l'exiger même, d'arriver par tous les moyens à le lui faire dire, tant elle avait le pressentiment qu'elle ne reverrait jamais cet homme livide, sans forces, presque sans voix, et que la mort certainement avait déjà touché de son aile.

Roselin, l'appelant de l'intérieur de l'appartement, fit cesser ses hésitations.

Il était enivré de sa joie, le pauvre homme, il enivré qu'il ne songea à lui demander aucune explication.

Il avait besoin de l'entraîner avec lui dans le monde des espérances infinies, des rêves sans fin, des châteaux en Espagne plus merveilleusement bâtis et les plus fous.

Et toutes ces chimères, il ne pouvait les garder pour lui seul; son expansion méridionale ayant besoin de s'épancher au dehors, de se répandre en paroles, en projets, en conversations extravagantes.

Au milieu de tout cela, une chose restait, surnageait, réelle et palpable :

Les cinq paquets de billets de banque.

Le lendemain, Vallauris commencerait à s'occuper de la construction de la machine, tandis que Laure irait donner congé aux Lelaurrain, et courrait non seulement pour la maison à arrêter, mais aussi pour l'asile à louer.

Avec son flair de femme, peut-être trouverait-elle quelque organisation toute faite, déjà existante, pour le montage des ateliers de manutention agencés, des maisons de fabrication et de vente tout outillées; ce qui économiserait plus de la moitié des frais d'installation.

Pendant que Roselin racontait ces choses et y passait la nuit, Laure, pensive se disait :

—J'ai comme une lourde faute de ne pas lui faire révéler qui il est.... car c'est le père d'Henriette cet inconnu!.... son vrai père!.... Et légitime, a-t-il dit!.... Alors par quelles complications, par quel crime, honnête ainsi qu'il le paraît, l'a-t-il abandonné?.... Avec son nom, je l'eusse découvert, ce mystère!....

Quant à lui, je ne le reverrai jamais, un pressentiment qui ne me trompe pas me l'affirme!....

X

MÈRE ET FILLE.

Les jours, les semaines qui suivirent furent employés à faire construire la machine.

On raconta aux MM. Lelaurrain qu'un héritage venu du pays permettait de s'établir.

—Tant mieux pour vous répondit le négociant qui depuis un an avait vu Roselin et Laure à l'œuvre, et les avait appréciés tant mieux pour vous, tant pis pour nous.

Mais dans ce monde chacun pour soi. Bonne chance, Paris est assez grand pour tous, tâchez de réussir.

Alors, ce furent des allées, des venues, des démolitions sans fin.

Comme ils l'avaient résolu tous les deux et tant de fois combiné ensemble, une pièce de la machine fut commandée d'un côté, une autre d'un autre : quant tout serait fini, Roselin devait l'ajuster lui-même.

Mais quelles anxiétés....Quelles angoisses....

Marcherait-elle en grand, comme elle avait marché en petit?

Avec la perfection du travail, donnerait-elle aussi la rapidité et la facilité d'exécution que l'on devait acquérir pour économiser sûrement la main-d'œuvre et gagner encore sur la différence de fabrication qui existe entre le travail fait à Paris, et celui que l'on exécute dans les campagnes des Vosges?....

Enfin, après bien des essais, des tâtonnements et des écoles, toutes les pièces furent terminées, livrées, ajustées.

Et un dimanche matin, dans une grande boutique du rez-de-chaussée, inhabitée, et louée pour la circonstance, la chère machine fonctionna, comme on le désirait, doucement, régulièrement.

Pendant que Laure enfilait les deux cents aiguilles qu'elle employait, Roselin, assis à l'avant, ayant bien tendu ses étoffes, bien régularisé ses soies, la mit en mouvement à l'aide de pédales et de leviers combinés ensemble, marchant à la fois avec les pieds et les mains.

Une heure après, la première brodérie fut simple, mais très belle, apprêtée, parfaite et régulière.

Le maît, la femme, Miaus et Souriquette eux-mêmes qui assistaient à l'expérience, tombèrent dans les bras les uns des autres.

—Réussi!... Ils avaient donc réussi!...

Oui, mais tout n'était pas fait, et beaucoup d'argent était déjà dépensé....

Il restait à louer une maison pour y installer la fabrique, à passer le bail, à payer les six mois d'avance, à acheter le matériel, car en dehors de la fabrique à broder, ils avaient l'intention de faire des boutons et de la passementerie comme chez Mme Varnet et les Lelaurrain.

C'était le va-tout à jouer.... quoi!

Aussi par quelles perplexités ne passe-t-on pas encore?

Roselin en avait la fièvre toutes les nuits.

Il se relevait, ne pouvant dormir, et, en chemise, assis sur une chaise, il faisait ses chiffres sur le premier morceau de papier venu, supputant les bénéfices possibles, balançant les dépenses et les recettes.

Il ne parlait plus qu'installation, commandes, modèles et échantillons.

Tous les jours, il recevait la visite de quelque entrepreneur de menuiserie ou de peinture qui venait lui offrir ses services, car tout le quartier savait par les ouvriers de Lelaurrain, et par lui-même, qu'il s'établissait.

Roselin n'osait refuser leurs offres; il se laissait griser par les souhaits de bonne chance; les histoires merveilleuses survenues dans des conditions semblables. Il faisait alors des promesses aux gens, qu'il ne savait pas congédier. Mais au moment, où entortillé par eux, il allait s'engager, Laure surgissait d'une porte entr'ouverte, disait que rien n'était encore décidé, que le local n'était même pas encore loué, elle demandait les cartes et les adresses, et finalement, elle se débarrassait de tout le monde, avec une habileté et un aplomb qui arrachaient à Roselin des cris d'admiration.

—Je l'ai toujours déclaré, lui disait-il dans occasions-là, que tu serais une patronne hors ligne.

Et elle, alors, essayait de le calmer, de l'apaiser, de le faire taire.

Il n'y avait pas moyen.

—Pensez-y davantage encore, si tu veux, lui disait-elle, mais parles-en moins.

—Y penser davantage!....Je ne peux pas. Dieu garde!....C'est devenu une idée fixe.

—Agis, alors.

—A quoi?

—A chercher une installation toute faite, donc!

—Je ne trouve rien.

Et tandis que Roselin se montait encore la tête avec les amis qui venaient le voir, exprimant trouver une situation à ses côtés, Laure se mêlait rarement à la conversation.

On l'eût jurée indifférente.

Ses yeux seule, ses beaux yeux de saphir foncé, brillaient davantage dans son visage cerné; tandis qu'aux coins de sa fine bouche apparaissaient des tressaillements involontaires; et que sur son front développé de minces rides avaient tracé leur réseau en d'imperceptibles sillons

Mais avec cela, sa pensée restait nette et sûre.

Au milieu des flots de conseils et de projets dont l'inondaient Roselin et ses amis, elle s'étudiait à démêler les choses utiles et elle en faisait son profit.

Un jour, l'un d'eux parla d'une fabrique abandonnée, rue des plus riches maisons du boulevard Sébastopol pour aller s'installer sur des terrains qu'elle possédait à Belleville.

Laure courut à l'adresse indiquée.

Il n'y avait rien à faire.

Le prix de la réparation eussent coûté plus cher qu'une installation toute neuve ailleurs.

Mais en rôdant seule d'un bout de Paris à l'autre, elle vit dans la rue d'Enfer, vis à vis l'hospice des Enfants-Assistés, un large écriteau.

Sur cet écriteau, il y avait :

Occasion—Affaire exceptionnelle.

Elle entra.

En visitant les lieux, elle eut un éblouissement, elle se trouvait, en effet, en présence d'une occasion inespérée.

Une société anglaise avait essayé d'organiser une usine de boutons métalliques et n'avait pu continuer sa fabrication vu la cherté de la main d'œuvre.

Elle avait tout abandonné, propriétaire, outillage comme les organismes nos voisins d'Outre Manche.

Une machine à vapeur voisine pouvait donner la force motrice pour les boutons de métal et de porcelaine si on voulait les entreprendre au bout de quelques temps.

Un vieux petit pavillon qui se dressait à côté de l'usine, et qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, formait un logement agréable, car un jardin l'entourait.

Le propriétaire fatigué d'avoir son local inoccupé, consentit à baisser son prix, et laissa au fabrique et le pavillon à quatre mille francs, avec un bail de vingt ans.

—Dam!....La rue d'Enfer était un peu loin de la rue d'Enghien, du faubourg Poissonnière, et de tout le quartier des commissionnaires, mais l'agencement était si complet que l'on n'hésita pas

Roselin ferait un peu plus de chemin, car c'était lui, bien entendu, qui se chargerait d'être le courtier de sa propre maison.

Huit jours après, le bail était signé, les six mois de loyers d'avance déposés entre les mains du propriétaire et la machine installée dans la salle la plus solaire, la plus belle.

A côté il y avait un atelier de rassortiment, un peu plus loin des presses à boutons, et des métiers de passementeneries à la barre, pour les temps où il y aurait morte-saison en broderie, la mode est si capricieuse!....

Bientôt, les principaux modèles furent fabriqués et un matin Vallauris partit lui-même *faire la place.*

On ne le connaissait point, mais ses prix étaient si avantageux, ses broderies si parfaites, que les grandes maisons de Paris et les plus importantes commissionnaires lui firent de nombreuses commandes.

Lorsque quelques jours après, les premières livraisons furent prêtes, arrangées dans les cartons, parées et nouées de rubans de couleur par les mains adroites de Laure, un grand attendrissement les prit tous les deux, et la même idée leur vint :

—Enfin!....ça y était!.... La réunir ne pouvait plus se nier. Avec de l'ordre et de l'activité, la fortune était au bout!....

Ce jour-là, Laure prit Souriquette dans ses bras, et la pressant plus longuement sur sa poitrine :

—Oh! chère petite hirondelle qui, en venant suspendre ton nid à notre fenêtre, nous as porté bonheur, murmura-t-elle au milieu de ses baisers, sois bénie comme tu en aimée!....

Mais il ne s'agissait pas seulement de commencer, il fallait maintenant administrer sagement, se tenir au courant des caprices de la mode, des demandes des clients; des dangers de la concurrence ou de la contrefaçon, en un mot vaincre tous les obstacles qui surgissent autour d'une entreprise industrielle et commerciale.

Rien ne coûta pour cela à la courageuse femme.

Non seulement, elle se chargea de la comptabilité, de la caisse, de la correspondance, mais elle s'occupa encore de la direction exclusive des ateliers de femmes, pendant que Roselin de son côté passait la matinée dehors, voyait les clients, faisait les achats de matières premières, dirigeait ou rentrait ses machines et ses métiers, surveillait les ouvriers, avait l'œil à tout

Mais tandis que cette existence d'activité folle allait au tempérament du Provençal, la frêle Lorraine pâlissait à vue d'œil.

—Tu vas te tuer, ma pauvre femme! lui disait Vallauris, lorsqu'ils se retrouvaient tous les deux le soir dans leur chambre, après s'être vus à peine de la journée.

—Ma volonté surmontera tout cela, répondait elle simplement. Il faut réussir.

Et l'on réussit complètement, absolument, en effet.

Roselin déployait une intelligence et une activité au-dessus de toute expression.

Laure ne quittait durant dix huit heures par jour la petite cage de verre où elle tenait ses écritures, que pour aller surveiller ses ateliers de rassortiment.

Le bonheur maintenant régnait en maître chez les fabricants de broderie.

Une seule ombre existait encore dans l'esprit de Mme Vallauris :

D'inconnu, qui devait lui révéler le mystère de la naissance d'Henriette n'était jamais revenu.

Il devait être mort!

Il était si pâle, si défait, lorsqu'il s'était présenté rue de Clignancourt.

Longtemps elle l'attendit, tressaillant et changeant de couleur chaque fois qu'un étranger franchissait le seuil de l'usine.

Si les paroles de Laure, en effet, lui avaient fait impression!

Oui, mais tout n'était pas fait, et beaucoup d'argent était déjà dépensé....

Il restait à louer une maison pour y installer la fabrique, à passer le bail, à payer les six mois d'avance, à acheter le matériel, car en dehors de la fabrique à broder, ils avaient l'intention de faire des boutons et de la passementerie comme chez Mme Varnet et les Lelaurrain.

C'était le va-tout à jouer.... quoi!

Aussi par quelles perplexités ne passe-t-on pas encore?

Roselin en avait la fièvre toutes les nuits.

Il se relevait, ne pouvant dormir, et, en chemise, assis sur une chaise, il faisait ses chiffres sur le premier morceau de papier venu, supputant les bénéfices possibles, balançant les dépenses et les recettes.

Il ne parlait plus qu'installation, commandes, modèles et échantillons.

Tous les jours, il recevait la visite de quelque entrepreneur de menuiserie ou de peinture qui venait lui offrir ses services, car tout le quartier savait par les ouvriers de Lelaurrain, et par lui-même, qu'il s'établissait.

Roselin n'osait refuser leurs offres; il se laissait griser par les souhaits de bonne chance; les histoires merveilleuses survenues dans des conditions semblables. Il faisait alors des promesses aux gens, qu'il ne savait pas congédier. Mais au moment, où entortillé par eux, il allait s'engager, Laure surgissait d'une porte entr'ouverte, disait que rien n'était encore décidé, que le local n'était même pas encore loué, elle demandait les cartes et les adresses, et finalement, elle se débarrassait de tout le monde, avec une habileté et un aplomb qui arrachaient à Roselin des cris d'admiration.

—Je l'ai toujours déclaré, lui disait-il dans occasions-là, que tu serais une patronne hors ligne.

Et elle, alors, essayait de le calmer, de l'apaiser, de le faire taire.

Il n'y avait pas moyen.

—Pensez-y davantage encore, si tu veux, lui disait-elle, mais parles-en moins.

—Y penser davantage!....Je ne peux pas. Dieu garde!....C'est devenu une idée fixe.

—Agis, alors.

—A quoi?

—A chercher une installation toute faite, donc!

—Je ne trouve rien.

Et tandis que Roselin se montait encore la tête avec les amis qui venaient le voir, espérant trouver une situation à ses côtés, Laure se mêlait rarement à la conversation.

On l'eût jurée indifférente.

Ses yeux seule, ses beaux yeux de saphir foncé, brillaient davantage dans son visage cerné; tandis qu'aux coins de sa fine bouche apparaissaient des tressaillements involontaires; et que sur son front développé de minces rides avaient tracé leur réseau en d'imperceptibles sillons

Mais avec cela, sa pensée restait nette et sûre.

Au milieu des flots de conseils et de projets dont l'inondaient Roselin et ses amis, elle s'étudiait à démêler les choses utiles et elle en faisait son profit.

Un jour, l'un d'eux parla d'une fabrique abandonnée, rue des plus riches maisons du boulevard Sébastopol pour aller s'installer sur des terrains qu'elle possédait à Belleville.

Laure courut à l'adresse indiquée.

Il n'y avait rien à faire.

Le prix de la réparation eussent coûté plus cher qu'une installation toute neuve ailleurs.

Mais en rôdant seule d'un bout de Paris à l'autre, elle vit dans la rue d'Enfer, vis à vis l'hospice des Enfants-Assistés, un large écriteau.

Sur cet écriteau, il y avait :

Occasion—Affaire exceptionnelle.

Elle entra.

En visitant les lieux, elle eut un éblouissement, elle se trouvait, en effet, en présence d'une occasion inespérée.

Une société anglaise avait essayé d'organiser une usine de boutons métalliques et n'avait pu continuer sa fabrication vu la cherté de la main d'œuvre.

Elle avait tout abandonné, propriétaire, outillage comme les organismes nos voisins d'Outre Manche.

Une machine à vapeur voisine pouvait donner la force motrice pour les boutons de métal et de porcelaine si on voulait les entreprendre au bout de quelques temps.

Un vieux petit pavillon qui se dressait à côté de l'usine, et qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, formait un logement agréable, car un jardin l'entourait.

Le propriétaire fatigué d'avoir son local inoccupé, consentit à baisser son prix, et laissa au fabrique et le pavillon à quatre mille francs, avec un bail de vingt ans.

—Dam!....La rue d'Enfer était un peu loin de la rue d'Enghien, du faubourg Poissonnière, et de tout le quartier des commissionnaires, mais l'agencement était si complet que l'on n'hésita pas

Roselin ferait un peu plus de chemin, car c'était lui, bien entendu, qui se chargerait d'être le courtier de sa propre maison.

Huit jours après, le bail était signé, les six mois de loyers d'avance déposés entre les mains du propriétaire et la machine installée dans la salle la plus solaire, la plus belle.

A côté il y avait un atelier de rassortiment, un peu plus loin des presses à boutons, et des métiers de passementeneries à la barre, pour les temps où il y aurait morte-saison en broderie, la mode est si capricieuse!....

Bientôt, les principaux modèles furent fabriqués et un matin Vallauris partit lui-même *faire la place.*

On ne le connaissait point, mais ses prix étaient si avantageux, ses broderies si parfaites, que les grandes maisons de Paris et les plus importantes commissionnaires lui firent de nombreuses commandes.

Lorsque quelques jours après, les premières livraisons furent prêtes, arrangées dans les cartons, parées et nouées de rubans de couleur par les mains adroites de Laure, un grand attendrissement les prit tous les deux, et la même idée leur vint :

—Enfin!....ça y était!.... La réunir ne pouvait plus se nier. Avec de l'ordre et de l'activité, la fortune était au bout!....

Ce jour-là, Laure prit Souriquette dans ses bras, et la pressant plus longuement sur sa poitrine :

—Oh! chère petite hirondelle qui, en venant suspendre ton nid à notre fenêtre, nous as porté bonheur, murmura-t-elle au milieu de ses baisers, sois bénie comme tu en aimée!....

Mais il ne s'agissait pas seulement de commencer, il fallait maintenant administrer sagement, se tenir au courant des caprices de la mode, des demandes des clients; des dangers de la concurrence ou de la contrefaçon, en un mot vaincre tous les obstacles qui surgissent autour d'une entreprise industrielle et commerciale.

Rien ne coûta pour cela à la courageuse femme.

Non seulement, elle se chargea de la comptabilité, de la caisse, de la correspondance, mais elle s'occupa encore de la direction exclusive des ateliers de femmes, pendant que Roselin de son côté passait la matinée dehors, voyait les clients, faisait les achats de matières premières, dirigeait ou rentrait ses machines et ses métiers, surveillait les ouvriers, avait l'œil à tout

Mais tandis que cette existence d'activité folle allait au tempérament du Provençal, la frêle Lorraine pâlissait à vue d'œil.

—Tu vas te tuer, ma pauvre femme! lui disait Vallauris, lorsqu'ils se retrouvaient tous les deux le soir dans leur chambre, après s'être vus à peine de la journée.

—Ma volonté surmontera tout cela, répondait elle simplement. Il faut réussir.

Et l'on réussit complètement, absolument, en effet.

Roselin déployait une intelligence et une activité au-dessus de toute expression.

Laure ne quittait durant dix huit heures par jour la petite cage de verre où elle tenait ses écritures, que pour aller surveiller ses ateliers de rassortiment.

Le bonheur maintenant régnait en maître chez les fabricants de broderie.

Une seule ombre existait encore dans l'esprit de Mme Vallauris :

D'inconnu, qui devait lui révéler le mystère de la naissance d'Henriette n'était jamais revenu.

Il devait être mort!

Il était si pâle, si défait, lorsqu'il s'était présenté rue de Clignancourt.

Longtemps elle l'attendit, tressaillant et changeant de couleur chaque fois qu'un étranger franchissait le seuil de l'usine.

Si les paroles de Laure, en effet, lui avaient fait impression!

Oui, mais tout n'était pas fait, et beaucoup d'argent était déjà dépensé....

Il restait à louer une maison pour y installer la fabrique, à passer le bail, à payer les six mois d'avance, à acheter le matériel, car en dehors de la fabrique à broder, ils avaient l'intention de faire des boutons et de la passementerie comme chez Mme Varnet et les Lelaurrain.

C'était le va-tout à jouer.... quoi!

Aussi par quelles perplexités ne passe-t-on pas encore?

Roselin en avait la fièvre toutes les nuits.

Il se relevait, ne pouvant dormir, et, en chemise, assis sur une chaise, il faisait ses chiffres sur le premier morceau de papier venu, supputant les bénéfices possibles, balançant les dépenses et les recettes.

Il ne parlait plus qu'installation, commandes, modèles et échantillons.

Tous les jours, il recevait la visite de quelque entrepreneur de menuiserie ou de peinture qui venait lui offrir ses services, car tout le quartier savait par les ouvriers de Lelaurrain, et par lui-même, qu'il s'établissait.

Roselin n'osait refuser leurs offres; il se laissait griser par les souhaits de bonne chance; les histoires merveilleuses survenues dans des conditions semblables. Il faisait alors des promesses aux gens, qu'il ne savait pas congédier. Mais au moment, où entortillé par eux, il allait s'engager, Laure surgissait d'une porte entr'ouverte, disait que rien n'était encore décidé, que le local n'était même pas encore loué, elle demandait les cartes et les adresses, et finalement, elle se débarrassait de tout le monde, avec une habileté et un aplomb qui arrachaient à Roselin des cris d'admiration.

—Je l'ai toujours déclaré, lui disait-il dans occasions-là, que tu serais une patronne hors ligne.

Et elle, alors, essayait de le calmer, de l'apaiser, de le faire taire.

Il n'y avait pas moyen.

—Pensez-y davantage encore, si tu veux, lui disait-elle, mais parles-en moins.

—Y penser davantage!....Je ne peux pas. Dieu garde!....C'est devenu une idée fixe.

—Agis, alors.

—A quoi?

—A chercher une installation toute faite, donc!

—Je ne trouve rien.

Et tandis que Roselin se montait encore la tête avec les amis qui venaient le voir, espérant trouver une situation à ses côtés, Laure se mêlait rarement à la conversation.

On l'eût jurée indifférente.

Ses yeux seule, ses beaux yeux de saphir foncé, brillaient davantage dans son visage cerné; tandis qu'aux coins de sa fine bouche apparaissaient des tressaillements involontaires; et que sur son front développé de minces rides avaient tracé leur réseau en d'imperceptibles sillons

Mais avec cela, sa pensée restait nette et sûre.

Au milieu des flots de conseils et de projets dont l'inondaient Roselin et ses amis, elle s'étudiait à démêler les choses utiles et elle en faisait son profit.

Un jour, l'un d'eux parla d'une fabrique abandonnée, rue des plus riches maisons du boulevard Sébastopol pour aller s'installer sur des terrains qu'elle possédait à Belleville.

Laure courut à l'adresse indiquée.

Il n'y avait rien à faire.

Le prix de la réparation eussent coûté plus cher qu'une installation toute neuve ailleurs.

Mais en rôdant seule d'un bout de Paris à l'autre, elle vit dans la rue d'Enfer, vis à vis l'hospice des Enfants-Assistés, un large écriteau.

Sur cet écriteau, il y avait :

Occasion—Affaire exceptionnelle.

Elle entra.

En visitant les lieux, elle eut un éblouissement, elle se trouvait, en effet, en présence d'une occasion inespérée.

Une société anglaise avait essayé d'organiser une usine de boutons métalliques et n'avait pu continuer sa fabrication vu la cherté de la main d'œuvre.

Elle avait tout abandonné, propriétaire, outillage comme les organismes nos voisins d'Outre Manche.

Une machine à vapeur voisine pouvait donner la force motrice pour les boutons de métal et de porcelaine si on voulait les entreprendre au bout de quelques temps.

Un vieux petit pavillon qui se dressait à côté de l'usine, et qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, formait un logement agréable, car un jardin l'entourait.

Le propriétaire fatigué d'avoir son local inoccupé, consentit à baisser son prix, et laissa au fabrique et le pavillon à quatre mille francs, avec un bail de vingt ans.

—Dam!....La rue d'Enfer était un peu loin de la rue d'Enghien, du faubourg Poissonnière, et de tout le quartier des commissionnaires, mais l'agencement était si complet que l'on n'hésita pas

Roselin ferait un peu plus de chemin, car c'était lui, bien entendu, qui se chargerait d'être le courtier de sa propre maison.

Huit jours après, le bail était signé, les six mois de loyers d'avance déposés entre les mains du propriétaire et la machine installée dans la salle la plus solaire, la plus belle.

A côté il y avait un atelier de rassortiment, un peu plus loin des presses à boutons, et des métiers de passementeneries à la barre, pour les temps où il y aurait morte-saison en broderie, la mode est si capricieuse!....

Bientôt, les principaux modèles furent fabriqués et un matin Vallauris partit lui-même *faire la place.*

On ne le connaissait point, mais ses prix étaient si avantageux, ses broderies si parfaites, que les grandes maisons de Paris et les plus importantes commissionnaires lui firent de nombreuses commandes.

Lorsque quelques jours après, les premières livraisons furent prêtes, arrangées dans les cartons, parées et nouées de rubans de couleur par les mains adroites de Laure, un grand attendrissement les prit tous les deux, et la même idée leur vint :

—Enfin!....ça y était!.... La réunir ne pouvait plus se nier. Avec de l'ordre et de l'activité, la fortune était au bout!....

Ce jour-là, Laure prit Souriquette dans ses bras, et la pressant plus longuement sur sa poitrine :

—Oh! chère petite hirondelle qui, en venant suspendre ton nid à notre fenêtre, nous as porté bonheur, murmura-t-elle au milieu de ses baisers, sois bénie comme tu en aimée!....

Mais il ne s'agissait pas seulement de commencer, il fallait maintenant administrer sagement, se tenir au courant des caprices de la mode, des demandes des clients; des dangers de la concurrence ou de la contrefaçon, en un mot vaincre tous les obstacles qui surgissent autour d'une entreprise industrielle et commerciale.

Rien ne coûta pour cela à la courageuse femme.

Non seulement, elle se chargea de la comptabilité, de la caisse, de la correspondance, mais elle s'occupa encore de la direction exclusive des ateliers de femmes, pendant que Roselin de son côté passait la matinée dehors, voyait les clients, faisait les achats de matières premières, dirigeait ou rentrait ses machines et ses métiers, surveillait les ouvriers, avait l'œil à tout

Mais tandis que cette existence d'activité folle allait au tempérament du Provençal, la frêle Lorraine pâlissait à vue d'œil.

—Tu vas te tuer, ma pauvre femme! lui disait Vallauris, lorsqu'ils se retrouvaient tous les deux le soir dans leur chambre, après s'être vus à peine de la journée.

—Ma volonté surmontera tout cela, répondait elle simplement. Il faut réussir.